

Bailly

Publié Spirale

Titre : Ensevelir les dieux

Auteur Michaël La Chance

Bloc

Jean-Christophe Bailly

Adieu. Essai sur la mort des dieux

éditions de l'aube, coll. monde en cours

143 p.

Jean Christophe Bailly relate une visite au musée égyptien de Turin : il découvre une vitrine vide où la disposition des objets absents est signalée par l'absence de poussière à quelques endroits. La place des dieux égyptiens est marquée par l'absence de trace. Ce qui le conduit à une méditation sur la volonté d'Antigone de rendre hommage aux morts en allant rituellement répandre un peu de poussière sur la cadavre de son frère. Ce qui le reconduit à Marx et à Nietzsche.

L'annonce de la mort de dieu par Nietzsche dans le Gai Savoir est aussitôt devenue un slogan, comme si la chose était réglée une fois pour toute. Pourtant Nietzsche nous mettait en garde : « il faut encore que nous vainquions son ombre ». Dans son « Essai sur la mort des dieux », Jean-Christophe Bailly remonte au polythéisme pour mieux comprendre cette fin du monothéisme : Dieu nous aurait quitté, mais notre société reste tramée dans son ensemble par des formes religieuses. Ce qu'il déplore en premier lieu c'est que nous ayons renoncé à l'administration de Dieu pour régresser vers un fétichisme de la marchandise. La survivance du monothéisme c'est le Capital où le monde rendu aux hommes est aussitôt asservi à des intérêts de placements et au règne démultiplié de la production. « La description que Marx fait du Capital, prend bel et bien les allures d'une révélation ». Selon Freud, Dieu était la une reconstitution superstitieuse de la loi du père mort. Le Capital serait une reconstitution non moins superstitieuse de la loi du Dieu mort. Comme sa légitimité dépend de cette mort de Dieu . il en expose indéfiniment le cadavre. Bailly est préoccupé par

les nouvelles formes d'idolâtrie : les rassemblements communautaires autour d'idoles humaines. Il passe en revue totalitarismes et fascismes, purification ethnique et autres douceurs pour nous laisser sur des formules percutantes : « Tranquillement et inexorablement, le culte se mue en crime , et la perpétuation du crime devient exercice du culte. »

En fait il faut ensevelir Dieu, afin qu'il puisse resurgir comme souvenir et soit enfin relégué dans la mémoire. Alors le divin n'est pas absorbé par des présences écrasantes, par le culte des dieux, — ni par une absence abrupte et cruelle. Le divin est ouvert : Adieu de Bailly nous invite à repenser ce qui s'est ouvert devant nous avec le retrait du divin. À la suite Hölderlin, il nous invite à penser cette espace singulier où l'homme rencontre les dieux, où l'humain accueille le divin. Cet espace de l'attente devient le lieu où il devient possible de retrouver le divin, « le retrouvant tel qu'il est, sans nom et même sans ce nom, réduit en poudre entre la pensée et l'impensable ». Le divin laissé à lui-même, sans que nous puissions prétendre le mettre à disposition dans les cultes. Bailly cherche autour de nous la manifestation du divin qui n'est pas enfermé dans la figure de dieu : l'art moderne « reconduit, mais sur une terre vierge de toute Fin, le contenu de ce qui fut religieux. », opposant ainsi Giacometti à Rodin.

Comme il se doit, la deuxième partie de l'essai est un commentaire du texte de Plutarque qui contient l'annonce de la mort du grand Pan. Bailly s'interroge sur la signification antique et moderne de cette annonce à partir des paroles de

Socrate dans le Cratyle : « Pan est ou bien le langage lui-même ou le frère du langage ». Ainsi la mort de Pan c'est la perte d'une relation au langage, lorsque la mémoire n'était pas confiée à l'écriture, lorsqu'une oralité d'avant les signes pouvait laisser entendre le bruissement originaire de la vérité. Pourtant, l'écriture de Bailly semble nous en donner l'aperçu.